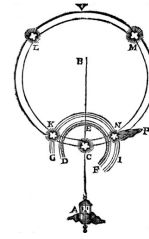


Les Archives du

# Séminaire Descartes

*Nouvelles recherches sur le cartésianisme  
et la philosophie moderne*



Samedi 13 décembre 2014 ENS

L'âge classique de Jean-Claude Pariente

Pascal ENGEL

Malebranche est-il un adverbialiste ?

## *Laudatio*

Au printemps 1976, Claude Imbert eut l'excellente idée de demander à Jean-Claude Pariente de venir à ce qui était alors l'École normale supérieure de jeunes filles du Boulevard Jourdan, faire une série de cours pour les agrégatifs sur les objections d'Arnauld à Descartes. Pour tous les étudiants qui eurent la chance d'écouter ces séances, elles furent un modèle et une découverte, notamment celle de la grandeur d'Arnauld. Deux ans auparavant, j'avais pu lire le livre de Jean-Claude Pariente sur *Le langage et l'individuel* et ses articles sur la sagesse du roi de France. Ce que j'admirais - et admire toujours - dans ses travaux était la conjonction si rare de la compétence historique et de l'inspiration contemporaine des problématiques. On n'hésitait pas, *en ce temps-là*, à se demander si Aristote n'aurait pas dû avoir une théorie des relations asymétriques ou si Stuart Mill n'aurait pas pu discuter sur la référence avec Kripke, Descartes avec Hintikka sur le *cogito* ou Prior avec Occam et Diodore sur les futurs contingents. Jean-Claude Pariente nous administra magistralement ses leçons sur la façon de le faire correctement, sans pratiquer l'anachronisme ni la violence interprétative qui étaient alors si souvent le lot des philosophes analytiques quand ils se mêlaient un peu d'histoire de la philosophie. Aujourd'hui cette audace interprétative, ce sens de ce que Paul Grice a appelé la collégialité historique en philosophie, qui fait que ceux qui étudient Kit Fine ou Christopher Peacocke devraient être également capables de lire aussi Aristote et Descartes, est devenu plus prudent. On a appris à se méfier de ceux qui mettent un peu trop de pastis analytique dans leur eau pure historique et érudite. L'histoire de la philosophie y a sans doute gagné, mais à mon sens une partie de l'excitation aussi. C'est pourquoi le sens si fin et l'équilibre entre profondeur

philosophique et exactitude historique que l'on trouve dans les travaux de Jean-Claude Pariente est devenu tellement rare. Quant à moi, qui carbure au pastis analytique, je serais bien en peine de l'imiter, maniant l'histoire et l'érudition avec la finesse de l'ours. Mais je voudrais pourtant essayer de revenir ici sur une question assez disputée dans la philosophie contemporaine de l'esprit, celle de la théorie adverbiale de la sensation, et celle - moins discutée mais sur laquelle existe une petite littérature, de savoir si Malebranche en a défendu une version. Cela me donnera l'occasion de parcourir quelques portions du territoire que Jean-Claude Pariente a si remarquablement balisé dans ses travaux sur Arnauld et le XVII<sup>ème</sup> siècle, et de remercier Martine Pécharman pour m'avoir invité à ce séminaire et m'avoir généreusement aidé en me communiquant ses propres travaux sur ces sujets, et bien entendu Jean-Claude Pariente pour tout ce qu'il m'a apporté en philosophie.

### *Malebranche et l'adverbialisme de la sensation*

On sait que Malebranche, parmi tous les points sur lesquels il diverge de Descartes ou s'oppose à lui, défend une conception spécifique de la nature de la sensation : la sensation n'a pas d'objet ni de contenu et n'est qu'une modification de notre âme, qui ne représente rien en dehors du sentiment dont nous nous sommes affectés. Qui plus est, Malebranche soutient que ce sentiment nous est irréductiblement obscur et que nous n'en avons aucune connaissance. Certes, comme Descartes, Malebranche rejette la notion confuse du sens commun selon laquelle les qualités sensibles, telles que les couleurs et les odeurs, seraient dans les objets, et la thèse matérialiste selon laquelle ces qualités seraient dans les corps, comme répandus sur leur surface. Non seulement Malebranche ôte aux sensations le statut de ce que Descartes et ses disciples – au premier plan desquels Arnauld - appellent des idées, donc leur statut représentatif, mais aussi il nie que l'âme puisse connaître elle-même et ses modifications. Certes ni Descartes ni Arnauld ne disent que l'âme peut avoir une idée claire (et encore moins distincte) du contenu de ses sensations, mais ils admettent néanmoins que celle-ci puisse être, selon l'expression d'Arnaud qu'a si remarquablement commentée jadis Jean-Marie Beyssade<sup>1</sup>, un « patron rude » qui est toujours en attente d'une idée claire et distincte. Malebranche au contraire semble soutenir que la perception fait

[1] « On se rend même ridicule, parmi quelques cartésiens, si l'on dit que l'âme devient actuellement bleue, rouge, jaune et qu'elle est peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, lorsqu'elle le considère. Il y a bien des personnes qui

---

<sup>1</sup> Beyssade, « Sensation et idée : la patron rude », in Pariente ed. Antoine Arnauld, *Philosophie du langage*, Vrin 1995, repris dans *Descartes au fil de l'ordre*, Paris, PUF 2001.

doutent et encore plus qui ne croient pas que, quand on sent une charogne, l'âme devienne formellement puante, et que la saveur du sucre, du poivre, du sel, soit quelque chose qui lui appartienne. Où est-donc l'idée claire et distincte de l'âme, afin que les cartésiens la consultent et qu'ils s'accordent sur le sujet, où les couleurs, les saveurs, les odeurs doivent se rencontrer ? » (*Eclaircissement XI*, OC III, 166, ed Bardout, II 152)<sup>2</sup>

Mais les choses se compliquent du fait que l'oratorien ne dit pas non plus que les sensations sont dénuées de toute capacité représentative. Bien que la sensation soit par principe une simple modification de l'âme sans relation à des objets extérieurs, Malebranche admet que la sensation peut se joindre à l'idée sans être elle-même une idée, et dans ce cas elle est reliée à une entité extra-mentale, qui est dans l'esprit de Dieu. Elle semble bien en ce sens garder un caractère représentatif, et pouvoir au moins être associée à une idée. « L'âme répand presque toujours sa sensation sur l'idée qui la frappe vivement » (Ecl X. OC III, 152, Bardout II, 139).

[2] « Lorsque nous apercevons quelque chose de sensible, il se trouve dans notre perception sentiment et idée pure. Le sentiment est une modification de notre âme, et c'est Dieu qui en est la cause en nous, et il la peut causer quoiqu'il ne l'ait pas, parce qu'il voit dans l'idée qu'il a de notre âme qu'elle en est capable. Pur l'idée qui se trouve jointe avec le sentiment, elle est en Dieu, et nous la voyons, parce qu'il lui plaît de nous la découvrir, et Dieu joint la sensation à l'idée, lorsque les objets sont présents, afin que nous le croyions ainsi, et que nous entrions moins dans les sentiments et dans les passions que nous devons avoir par rapport à eux. » (RV III, ii, 6, OC 445, Bardout I, 461)

Malebranche soutient donc que :

- (i) Les sensations ne sont pas des modalités représentatives, mais des modifications de l'âme par lesquelles l'âme est affectée des qualités  
qu'elle aperçoit dans les objets
- (ii) Les sensations sont cependant jointes à des idées qui au moins tendent à représenter des objets et l'âme voit leurs objets en Dieu.

Malebranche semble donc dire que les sensations sont à la fois non représentatives et qu'elles le sont quand même. Nul doute qu'on ait ici affaire à l'une de ces tensions qu'Arnauld ne cessera de dénoncer dans la théorie des idées de Malebranche.

---

<sup>2</sup> Desgabets, Retz, cf Schmaltz 1996, p. 83 note 138

C'est essentiellement la première thèse qui a conduit plusieurs commentateurs (Nadler 1992 : 64, Schmaltz 1996 : 83, Jolley 2000: 37-42 ) à attribuer à Malebranche une conception « adverbiale » de la sensation. La théorie adverbiale de la sensation fut introduite dans la littérature philosophique par C. D. Broad en 1923 (mais on en trouve des traces avant chez Thomas Reid et George Stout) puis par C.J. Ducasse en 1942 dans un article sur GE Moore<sup>3</sup> :

« ' Bleu', 'doux' et ' sucré' ne sont ni les noms des objets de l'expérience, ni des noms de sortes d'objets de l'expérience, mais sont des noms de *sortes d'expériences* . Sentir du bleu, c'est sentir « bleument » de même manière que danser la valse, c'est danser « valsement » ( Ducasse 1942 : 232-33)

De la même manière que danser une valse ou s'ennuyer ne sont pas des relations à des entités telles que des valses ou de l'ennui mais des modes d'agir, les perceptions sont des manières de sentir une réalité qui ne contient en elle-même aucune couleur et aucune des qualités sensibles. En d'autres termes la perception des qualités sensibles n'est pas une relation, mais une propriété monadique, qui est une manière de sentir. Les adverbes, en particulier de manière, modifiant les verbes qui expriment l'acte de sentir, semblent la traduction la plus appropriée de cette conception, qu'on appelle pour cette raison « adverbiale ».

La théorie adverbiale de la sensation a au moins plusieurs avantages. Elle permet, d'abord, de se dispenser d'objets mentaux, tels qu'idées, *sense data*, contenus intentionnels, et donc de certaines des entités les plus problématiques de la métaphysique de l'esprit. Elle permet ensuite d'éviter de soutenir que les objets soient eux-mêmes colorés ou puants et que ces propriétés soient dans la réalité. De plus on n'est pas tenu de la généraliser. On peut avoir une théorie adverbiale de la sensation, de la conscience, ou même des concepts en général<sup>4</sup>, mais la première n'implique pas les deux autres.

Certes, comme le remarquent tous ceux qui attribuent à Malebranche une conception adverbialiste, jamais l'oratorien, qui n'avait pas lu Chisholm, n'a recours à une traduction adverbiale » des sensations, en disant que si l'on voit du jaune ce n'est autre que voir jaunement. De plus il est bien difficile de croire qu'il serait mû, comme les adverbialistes contemporaines par un souci d'appliquer le rasoir d'Occam dans le domaine de l'esprit, et encore moins par le souci de défendre une théorie matérialiste de l'esprit, débarrassée de la

---

<sup>3</sup> La doctrine se trouve en fait déjà chez C.D. Broad, 1923 C'est en fait plutôt l'élève de Ducasse, Roderick Chisholm (1957) qui introduisit l'idée (p. 123). Cf Nagel , Jackson 1976, Tye 1984, 1989, Kriegel 2008 et l'excellente présentation et discussion de Allix 2004

<sup>4</sup> Cf Tye 1984, 1989 , Goldstein 1982

notion de contenu mental. Mais on peut quand même lui attribuer un motif d'économie ontologique, à savoir le souci de se dispenser d'appliquer la notion d'idée sans restriction quand il s'agit des sensations, et c'est bien l'un des reproches que lui fera Arnauld. Mais il y a aussi des raisons positives de lui attribuer la conception adverbiale. La première est son souci de soutenir que les sensations ont avant tout une réalité formelle et non pas une réalité objective, et de marquer leur caractère de simples modifications de l'esprit. La seconde est que bien qu'une théorie adverbialiste de la sensation n'implique pas une théorie adverbialiste de la conscience - qui ressemblerait nécessairement à une forme de matérialisme- elle peut être associée à une théorie adverbialiste de la conscience de soi. Si, comme le soutient avec constance l'oratorien, nous ne connaissons notre âme que par un sentiment intérieur qui nous est opaque, il y a des raisons de penser que nous connaissons notre âme « moi-même », pour ainsi dire, mais jamais comme un moi qui en serait l'objet. La troisième raison d'attribuer à Malebranche l'adverbialisme est que la conception adverbiale semble bien en mesure de marier les deux thèses que Malebranche met en avant au sujet des sensations, à savoir qu'elles ont avant tout lieu en notre âme et qu'elles pointent, bien que confusément, vers des objets extérieurs. Quand on sent rougement ou bleument, cela veut dire à la fois que le rouge est une manière de notre sentir, ce que traduit bien la thèse selon laquelle l'âme devient rouge, mais aussi que l'on sent *du rouge*, c'est-à-dire quelque chose qui soit en dehors de l'esprit<sup>5</sup>.

### *Pourquoi Malebranche n'est pas un adverbialiste*

Pourquoi attribuerait-on à Malebranche par quelque mouvement rétrograde du vrai, une théorie dont la formulation est essentiellement contemporaine. Au passage, je voudrais signaler que je n'ai jamais été convaincu par l'argument bergsonien contre le mouvement rétrograde du vrai. Il peut y avoir un mirage du présent dans le passé, mais il n'y a pas de mirage temporel des doctrines philosophiques qui peuvent se formuler en tout temps et en tout lieu. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer ce point.

La théorie adverbiale de la sensation rencontre un certain nombre de difficultés dont on ne voit pas, de prime abord, pourquoi on devrait en lester l'oratorien. La première est qu'elle semble phénoménologiquement fautive. Comme le dit Moore (1942) en réponse à Ducasse : « Je ne peux pas voir la qualité sensible de bleu sans voir *directement* quelque chose qui possède cette qualité – une tache bleue, une marque bleue, une ligne bleue ou un point bleu, etc, au sens où une post image, vue les yeux fermés, peut être l'une ou l'autre de ces choses ». Et si quand nous percevons « jaunement » nous ne voyons

---

<sup>5</sup> Cf Moore 1942

aucune propriété de jaune dans un objet, cela ne revient-il pas à soutenir que nous faisons toujours une erreur systématique, en projetant sur un monde en réalité incolore des qualités qui ne sont que des manières d'être de notre âme ? En troisième lieu, la théorie adverbiale, comme le note Ducasse, ne dit pas que la manière d'être d'une expérience est une *propriété* de cette expérience. Il s'agit plutôt d'une propriété d'une classe d'expériences, d'espèce à genre, ou de déterminable à déterminé. « Je sens jaunement » est une espèce du genre « je sens visuellement ». Mais si c'est le cas, comment pourrions-nous comparer entre elles nos expériences et les classer puisqu'elles n'ont plus de propriétés en commun ? <sup>6</sup> Autre difficulté liée, comment appliquer la théorie adverbiale quand les propriétés sensibles sont multiples ? Si je crois voir un carré rouge à côté d'un triangle vert, la théorie nous dit que je vois carrément, rougement, triangulairement et vertement. Mais la théorie ne peut pas différencier ce compte rendu adverbial de sensation de celui dans lequel je crois voir un carré vert à côté d'un triangle rouge. Autrement dit le grain de la perception semble pouvoir être toujours plus fin que ce que la conception adverbiale semble dire. La théorie adverbiale semble incapable de rendre compte de la structure des expériences. Il semble difficile de ne pas réintroduire l'idée que l'expérience a une certaine sorte de contenu, et n'est pas une pure modification de l'esprit. <sup>7</sup>

Mais précisément, ce trait, que l'on pourrait appeler la visée objective de la sensation, ne montre-t-il que Malebranche ne peut pas être un adverbialiste ? Un véritable adverbialiste ne devrait-il pas nier qu'il y ait quelque référence objective que ce soit dans nos sensations ? Or Malebranche ne dit-il pas qu' « il y a toujours idée claire et sentiment confus dans la vue que nous avons des objets sensibles : l'idée qui représente leur essence, et le sentiment confus qui nous avertit de leur existence » ( *Entretiens sur la métaphysique*, V, art II, Pléiade 745). De tels passages plus cartésiens semblent difficiles à réconcilier avec la théorie adverbiale. Et surtout comment la théorie adverbiale pourrait-elle s'accorder avec la doctrine de la vision en Dieu, qui dit que nous nous voyons les propriétés intelligibles de l'extension en Dieu ? En fait Malebranche ira même jusqu'à dire, dans les *Entretiens sur la mort*, que les sensations elles-mêmes sont « répandues » sur les idées du monde intelligible :

[3] Nous sommes assurément où sont nos perceptions, nos propres modalités qui, quoique distinguées de nos idées, n'en sont point séparées, du moins dans le temps que ces idées nous affectent. Quoi ! Pouvez-vous douter que la couleur, votre propre modalité, ne soit jointe avec votre idée, étant

---

<sup>6</sup> Cf Allix 2004, p. 107

<sup>7</sup> Cf Jackson 1976 , 197 , Dokic 2004 p. 32-33

convaincu d'ailleurs que la couleur n'est que la perception sensible de l'idée qui vous touche ? Si vous voyiez ce mur immédiatement et ne lui-même, pourriez-vous douter que cette blancheur que vous voyez répandue sur sa surface n'y fût pas actuellement ? La couleur est sans doute sur l'objet vu immédiatement : elle est avec l'idée dont elle est la perception. Mais les couleurs ne sont que des modifications de l'âme et les substances sont inséparables de leurs modifications. Donc l'âme même est sur les idées qui la touchent, dans les idées qui la pénètrent, dans le monde intelligible comme dans le lieu propre des intelligences. » ( *Entretiens sur la mort* , Pléiade p. 1007-8 cité par Guérault, I, p.126

Notons ici aussi une différence importante entre l'adverbialisme de Malebranche, s'il soutient effectivement cette doctrine, et l'adverbialisme contemporain : ce dernier pense que les sensations sont des modifications d'un acte, alors que Malebranche pense qu'elles sont les modifications d'une substance, l'âme (Ott 2012).

Et surtout Malebranche n'insiste-t-il pas sans cesse, dans ses réponses à Arnauld, qu'il soutient bien la théorie représentationnelle des idées que ce dernier lui reproche de ne pas soutenir ? Quand Arnauld lui reproche de soutenir que nous ne voyons pas les corps, Malebranche ne répond-il pas que nous les voyons bien, mais pas « en eux-mêmes » ( OC 6 : 101), ce qui veut dire qu'ils sont perceptibles, mais par le moyen d'idées ? Comment pourrait-il soutenir l'adverbialisme en ce sens?

Malebranche n'est donc adverbialiste qu'à demi, quand il soutient que les sensations sont des modes de l'esprit fini et qu'elles ne représentent rien, donc qu'elles ne sont pas des idées au sens cartésien du terme. Mais il cesse de l'être quand il soutient qu'aux sensations sont associées des idées au sens malebranchien du terme, à savoir des perceptions pures qui ont pour objet des « figures intelligibles »

[4] Que pour voir un objet sensible, le Soleil, un arbre, une maison etc., il faut deux choses: la modalité de couleur et une idée pure, savoir l'idée de l'étendue, ou l'étendue intelligible. Car lorsqu'on a un sentiment vif de lumière, attaché, ou qui se rapporte à un cercle intelligible, distant d'un certain espace intelligible, rendu sensible par différentes couleurs, on voit le Soleil, non tel qu'il est, mais tel qu'on le voit ( Réponse de Malebranche à Arnauld, ed. Simon p. 313, OC VI, 55)

On voit mal comment un adverbialiste, qui n'en reste qu'à la modalité de couleur, pourrait accepter l'idée pure. S'il y a bien dans une perception, outre l'acte de percevoir, une entité perçue, comment Malebranche pourrait-il

soutenir, comme l'adverbialiste contemporain, qu'il n'y a pas d'entité perçue, mais juste un percevoir X-ment ?

### *Pourquoi Malebranche pourrait être un adverbialiste après tout*

Mais on peut aussi bien soutenir que parce que Malebranche rencontre des difficultés très voisines de celles que rencontre la théorie adverbiale, cela nous donne des raisons de la lui attribuer.

Quand il nous dit «(...) les couleurs ne sont que dans l'âme. Ce ne sont que des perceptions vives et sensibles» ( OC XVII, 282); «(...) toutes ces perceptions sensibles, qu'on appelle couleur, saveur, odeur et le reste» ( OC IX, 959); [et que] «(...) il est certain qu'on ne voit l'étendue que par la perception et modification de l'âme qu'on nomme couleur» (OC IX , 98)<sup>8</sup>

Quand Malebranche récapitule ses oppositions à Arnauld, ne dit-il pas qu'il n'y a pas d'objets extérieurs à l'âme ?

[5] Mr. Arnauld prétend que les modalités de l'âme sont essentiellement représentatives des objets différents de l'âme: et je soutiens que ces modalités ne sont que des sentiments, qui ne représentent à l'âme rien de différent d'elle-même » ( OC VI, 53)

Et pourquoi Malebranche aurait-il besoin de soutenir que les sensations sont « répandues » sur les Idées s'il ne défendait pas la thèse qu'elles ne sont que des modifications de notre esprit ? Un adverbialiste contemporain au moins, Tom Baldwin (1992) a soutenu que nos manières de percevoir, donc nos modifications adverbiales, sont transformées en notre esprit en couleurs, puis projetées à distance sur les surfaces physiques des objets. Mais dans ce cas comment l'esprit pourrait-il faire des erreurs, s'il projette toujours correctement les couleurs sur les objets ? Ici l'adverbialiste est bien obligé de dire que « les actes de percevoir auxquels ne correspond aucun objet matériel ont pour objets des entités réelles et immatérielles, des idées, qui sont— et qui sont perçues comme étant — réellement distinctes du sujet » ( Glauser 1988 : 396) En d'autres termes, en jargon moderne (cf Dokic 2004), Malebranche doit bien être un conjonctiviste (et donc un internaliste quant à la perception) et non pas un disjonctiviste ( un externaliste) quant à contenu des perceptions. Le conjonctiviste soutient que dans la perception véridique comme dans la perception non véridique, il y a toujours un contenu commun. Le disjonctiviste au contraire soutient que dans les perceptions non véridiques, il n'y a pas de contenu du tout pare que rien n'est perçu. Et pourtant, qu'y a-t-il de plus externaliste que la théorie de la vision en Dieu ?

---

<sup>8</sup> Cité par Glauser 1988



. Essayons de récapituler. Malebranche soutient ( cf plus haut le texte 1 , *Eclaircissement XI*) que toute perception sensible contient deux éléments : le sentiment, qui n'est qu'une modification de notre âme, et l'idée pure. La première composante est adverbialiste en un sens qui n'est pas éloigné de celui qu'emploieront les auteurs qui défendent aujourd'hui cette thèse. La seconde ne l'est pas. Quand on voit un carré rouge, dire que les idées sont senties rougement c'est dire que la sensation de rouge survient en conjonction avec la perception d'une idée telle que l'expérience est celle d'un corps carré rouge. Mais les deux éléments sont autonomes. Malebranche a autant de difficulté à expliquer la manière dont l'idée est jointe au sentiment que l'adverbialiste a du mal à expliquer comment on peut sentir à la fois rougement et carrément.

Or comme on sait, c'est cette même dualité qui provoque la perplexité d'Arnauld et occasionne son attaque. En substance ( Glauser 1988 : 405) le dilemme devant lequel Arnauld soutient que Malebranche se trouve est le suivant

S'il nie qu'il existe des perceptions essentiellement représentatives des objets extérieurs, sa théorie des idées rend impossible toute connaissance et toute perception de ces objets. Les objets deviennent inconnaissables et imperceptibles. Si inversement Malebranche accepte que nos perceptions sont essentiellement représentatives sa théorie des idées serait inutile pour expliquer la connaissance et la perception des choses extérieures. Car si nos perceptions sont par elles-mêmes représentatives des choses extérieures, il n'est pas besoin d'idées réellement distinctes des perceptions pour les représenter.

Si Arnauld a raison c'est bien la composante adverbialiste de la théorie de Malebranche qui fait problème. Plus profondément, n'est ce pas justement parce que Malebranche veut se débarrasser de la notion d'une réalité objective associée aux idées en moi pour placer cette réalité objective en Dieu qu'il a besoin de quelque chose comme une théorie adverbiale ? S'il était sur ce point d'accord avec Arnauld, il défendrait la thèse de celui-ci selon laquelle « Toutes nos perceptions sont des modalités essentiellement représentatives , DVFI 5, def 7 45 )

### *Conclusion*

Malebranche, dit-on souvent, prépare le terrain pour Berkeley. Mais ne prépare-t-il pas le terrain pour une conception réaliste débarrassée de la notion d'idée représentative ? *I.e* ne prépare-t-il pas le terrain pour Reid qui défendait une conception adverbiale également, mais avec une théorie

réaliste de la perception ?

The grammatical analysis of both expressions is the same : for both consist of an active verb and an object. But, if we attend to the things signified by these expressions, we shall find that, in the first, the distinction is not only grammatical but real/ The form of the expression *I feel a pain*, might seem to imply that the feeling is something distinct from the pain felt; yet in reality there is no distinction. As *thinking a thought* is an expression which could signify no more than *thinking*, so, *feelin a pain* signifies no more than *being pained*

[182b-3&, emphasis original]

(EHM, VI, xx)

On pourrait donc avancer que Malebranche est à la fois le précurseur de la conception la plus idéaliste qui soit celle de Berkeley, et celui de la conception la plus réaliste qui soit, celle de Reid. Comme le disait le titre du dernier film de Marilyn Monroe, « Something's got to give. »<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Merci à Martine Pécharman et Denis Kambouchner pour leur invitation, et à Martine spécialement pour m'avoir communiqué ses textes autour de ou directement sur ces questions, et à Jean Claude Pariente pour son exemple, sa générosité, et son amitié au fil des années. A la différence des mauvais alibis, qui ne sont pas des alibis, les mauvais élèves restent des élèves.

## REFERENCES

- Allix , L. 2004 *Perception et réalité* , Paris , CNRS editions
- Arnauld , A. *des Vraies et des fausses idées* , ed. J. Simon, *Oeuvres philosophiques d'Arnauld*, réed Fayard, coll. *Corpus*
- Baldwin , T . 2002 « The projective theory of sensory content », in Crane T. ed *The Contents of Experience*, Cambridge University Press
- Chisholm , R 1957 *Perceiving* , Cornell, Ithaca NY
- Dokic, J. 2003 *Qu'est-ce que la perception?* Paris , Vrin
- Ducasse , C.J. 1952 "Moore's refutation of idealism", in *The philosophy of G.E. Moore* P.A. Schillpp ed. Open Court : La Salle
- Glauser R. 1988 « Arnauld critique de Malebranche", *Revue de théologie et de Philosophie*, vol. 120, 1988, 389-41
- Jackson, F. 1977. *Perception: A Representative Theory*. Cambridge: Cambridge University Press
- Jolley, N 1990 *The lights of the soul, Malebranche and ideas*, Clarendon Press: Oxford
- 2000 "Malebranche and the soul" in Nadler 2000
- Kriegel, U. 2008 « The dispensibility of merely intentional objects », *Philosophical Studies*, Volume 141, Issue 1, pp 79-95
- Malebranche *La recherché de la vérité* , OC ed. Lewis, Pléiade, et ed Bardout, Paris Vrin 2006
- Oeuvres*, ed. Rodis-Lewis, Paris Vrin CNRS
- Martin , M.G. F « Setting things before the mind » in *Setting things before the mind*. In A. O'Hear (Ed.), *Current issues in philosophy of mind*; Cambridge: Cambridge University Press.
- Moore, G.E. « A reply to my critics » in *The philosophy of G.E. Moore* P.A. Schillpp ed. Open Court : La Salle
- Nolan L 2012 "Malebranche on sensory cognition and seeing as" *Journal of the History of Philosophy*, Volume 50, Number 1pp. 21-52 |
- Nadler S. 1992 *Malebranche and ideas*, Oxford , Oxford University Press
- Nadler , S. 2000 ed *The Cambridge companion to Malebranche*, Cambridge
- Ott W. 2012 "Malebranche and the riddle of sensation", *Philosophy and Phenomenological Research* 88 (3):689-712 (2014)
- Pécharman , M. 2008 "Malebranche's ontological problem of the perception of bodies", in Knuutila S. and Karkainen, eds *Theories of perception in medieval and early modern philosophy*, Dordrecht, Reidel
- Schmaltz , T 1996 *Malebranche's theory of the soul*, Oxford University Press
- Tye , M. 1984 "The adverbial approach to visual experience", *The Philosophical Review*, Vol. 93, No. 2, pp. 195-225
- 1989 *The metaphysics of mind* , Oxford : Oxford University